

**Laurent GAGNEBIN,**

## **le choix de l'existentialisme**

Né en 1939 à Lausanne, **Laurent GAGNEBIN** fait ses études de théologie principalement à l'université de sa ville natale, mais aussi à Göttingen et Heidelberg. Pasteur de l'Église Réformée de France dans des paroisses libérales à Paris (Oratoire et Foyer de l'Âme) de 1963 à 1981, il enseigne ensuite à la Faculté libre de théologie protestante de Paris de 1981 à 2002. Après la direction de l'hebdomadaire protestant *Réforme*, il devient directeur de la rédaction du mensuel *Évangile et liberté*. Il a publié une vingtaine de livres de critique littéraire et de philosophie en dialogue avec les athéismes contemporains, de théologie, dont plusieurs ouvrages sur le protestantisme en général (*Le protestantisme. Ce qu'il est, ce qu'il n'est pas*, La Cause, 2006, 7<sup>ème</sup> éd.) et sur le culte en particulier.

**Lumière & Vie : Pasteur conservateur, votre père était aussi un lecteur assidu de Nicolas Berdiaeff, dont le christianisme libéral et social était pourtant aux antipodes de ses idées et vous a beaucoup marqué. Qu'est-ce qui s'est joué pour vous dans cette découverte d'un philosophe russe et orthodoxe, souvent considéré comme hérétique ?**

**Laurent GAGNEBIN :** Je ne me suis jamais senti en accord avec les options théologiques conservatrices de mon père. C'est la lecture de Berdiaeff, qui m'a ouvert très jeune, alors que j'étais encore étudiant, les horizons d'un christianisme libéral, dont j'étais loin de soupçonner l'existence, mais qui vibrait en fait déjà en moi. Je ne crois pas véritablement aux influences : Berdiaeff a rompu pour moi une solitude théologique ; j'ai trouvé

chez lui des options, des accents que je portais en fait déjà en moi. Il m'a permis d'aller plus rapidement à ma propre rencontre que je ne l'aurais fait si je ne l'avais pas découvert.

J'ai d'emblée aimé chez Berdiaeff son affirmation d'un salut universel, de la vocation créatrice de l'homme, – tant sur le plan culturel, religieux, que social –<sup>1</sup>, sa foi en l'homme et son idée de la divino-humanité (celle de Jésus et la nôtre), sa critique du caractère autoritaire des Églises, son refus du dogmatisme, son dialogue avec l'athéisme et le marxisme<sup>2</sup> (que mon père, très à droite en politique, exécrait), son existentialisme et son personnalisme.

Compte tenu du doute, inséparable de la foi, qui me tenaillait alors, les critiques de l'athéisme faites au christianisme institutionnel rejoignaient les miennes ; l'athéisme, bien souvent, ne reproche pas tant aux croyants d'être chrétiens que de ne l'être pas vraiment. C'est la raison pour laquelle la rencontre des athéismes contemporains (Gide, Camus, Beauvoir, Sartre), qui me paraissent si souvent plus proches des exigences évangéliques que beaucoup de chrétiens, m'a en réalité, encore adolescent, permis de redécouvrir l'Évangile et en Jésus la figure par excellence de l'homme révolté contre le mal, les souffrances, les injustices et la mort. Il s'agit là d'une révolte positive et non pas nihiliste.

Le dialogue avec l'athéisme est devenu, et il l'est resté, la grande affaire de ma vie. Les livres que j'ai consacrés, en gros entre l'âge de 20 ans et de 30 ans, à Gide, Camus, Beauvoir et Sartre, réédités en 2009 à l'occasion de mes 70 ans, représentent pour moi les plus importants de tous ceux que j'ai publiés. Ma leçon d'adieu de la Faculté s'intitulait d'ailleurs : « Un éloge du doute ». Il ne faudrait pas que les dialogues entre les confessions chrétiennes et entre les religions éclipsent la réalité décisive du dialogue avec les athées, comme c'est trop souvent le cas aujourd'hui.

J'ai d'innombrables fois cité cette page du pasteur Roland de Pury, qui exprime la vérité profonde de mon dialogue avec l'athéisme : « Quand on se rappelle l'extraordinaire violence des cris de Job et son réquisitoire brandissant impitoyablement tous les arguments de l'athéisme, face aux paroles si souvent édifiantes

1. Cf. Laurent GAGNEBIN, « La place de l'échec dans la philosophie de la création de Nicolas Berdiaeff », *Autres temps*, 1997, n° 55, pp. 27-32.

2. Cf. Laurent GAGNEBIN, *Christianisme, marxisme. Nicolas Berdiaeff*, Le Centurion, 1975, ainsi que « Nicolas Berdiaeff et l'histoire » in *Présence Orthodoxe*, n°78, 1988.

tes, si profondément religieuses, si propres à justifier Dieu, de ses amis, on ne peut s'empêcher alors de penser que Dieu est plus souvent du côté de ceux qui l'attaquent que du côté de ceux qui le défendent, et qu'il est certainement des athées plus proches de la vérité chrétienne que bon nombre d'apologètes chrétiens. Qu'il est des révoltés que Dieu préfère aux gens soumis de ses Églises, et des malheureux criant dans leur angoisse et dans leur nudité qui témoignent de Lui plus valablement que les avocats trop sûrs de leur affaire »<sup>3</sup>.

3. Cf. Roland de PURY, *Job ou l'homme révolté*, Labor et Fides, 1982.

La rencontre de Berdiaeff fut pour moi un éblouissement. Quand, beaucoup plus tard, je lui ai consacré mon mémoire de maîtrise en philosophie et puis un livre d'introduction à sa pensée<sup>4</sup>, ce fut un peu pour moi une manière de lui exprimer ma reconnaissance. J'ai retrouvé récemment la phrase suivante en marge d'une page de Berdiaeff que j'avais minutieusement retranscrite : « Après avoir recopié le soir à minuit le 12 août 1991 ces lignes, je me suis dit : Je peux mourir, je n'ai pas vécu en vain, on saura avec cette page qui je suis, qui nous sommes. Le seul fait de recopier cette page, une telle page, ne rend pas la vie inutile ». Cela se passe de tout commentaire. Berdiaeff reste le penseur dont je me sens le plus proche et rien n'a pu jamais sérieusement m'en éloigner. Je le trouve toujours et encore merveilleusement hérétique, libre. J'ai horreur du conformisme doctrinal (ou autre...), si souvent en usage dans les cadres des Églises.

4. Cf. Laurent GAGNEBIN, *Nicolas Berdiaeff ou De la destination créatrice de l'homme*, L'Age d'Homme, 1994.

Berdiaeff est un philosophe et non pas un théologien. Je tiens à le souligner tant il est vrai que je n'ai jamais voulu opposer (à la manière de Barth et des barthiens) théologie et philosophie. Les théologiens que j'admire le plus sont tous théologiens et philosophes, qu'il s'agisse de Rudolf Bultmann, de Paul Tillich, d'Albert Schweitzer et même de Wilfred Monod.

Quand j'étais étudiant en théologie à l'Université de Lausanne, nous devions peu avant la fin de nos études, écrire, entre autres, un petit mémoire en histoire. J'ai demandé à le faire en philosophie, dont nous suivions alors les cours en Faculté des Lettres, cette discipline n'étant pas enseignée dans le cadre strict de la Faculté. J'ai obtenu cette dérogation. Ce n'est pas par hasard que j'ai tenu à obtenir aussi, beaucoup plus tard, une maîtrise en philosophie.

**L & V : C'est donc avec Berdiaeff que vous avez amorcé votre rencontre de l'existentialisme, mais vous la continuez avec Gide, Camus, Sartre, Beauvoir, par exemple.**

**L. G. :** Chronologiquement parlant, les choses ne sont pas aussi simples. Plusieurs de ces lectures et découvertes furent concomitantes. D'abord, on ne peut pas dire que Gide, dont j'ai lu comme premier livre le dernier qu'il ait écrit (paru après sa mort) *Ainsi soit-il ou les jeux sont faits*, soit existentialiste. J'étais alors collégien. Ce livre, constitué en fait des dernières pages de son journal, s'inscrit pour moi dans une double dimension : un profond souci religieux allié à un athéisme hésitant, mais finalement assumé par une sorte d'honnêteté intellectuelle. Camus, j'en ai lu plusieurs livres quand j'étais au lycée. Son agnosticisme me plaisait et il me semble que le croyant, lui aussi, est un agnostique. L'athée agnostique dit qu'il ne *croit* pas en Dieu, mais qu'il ne *sait* pas si Dieu existe. Le croyant dit qu'il *croit* en Dieu, mais, lui aussi, qu'il ne *sait* pas si Dieu existe. Nous partageons ainsi une foi inverse et un non-savoir, un agnosticisme, commun.

La lecture de Berdiaeff est venue plus tard dans mon parcours. J'étais déjà étudiant. Puis ensuite, mais ensuite seulement, Sartre et Beauvoir.

Il est vrai que l'existentialisme de Berdiaeff m'a plu d'emblée. Mais, même si tous mes théologiens et philosophes préférés sont existentialistes (sans oublier Bultmann, auquel il faudra revenir dans le cadre de cette interview), c'est davantage, en ce qui concerne Gide et Camus, tout ce qui par eux pouvait me conduire à l'affirmation d'un christianisme social, qui m'a marqué. Le premier livre que j'ai publié à l'âge de 22 ans, quand j'étais étudiant, avait un titre significatif : *André Gide nous interroge*<sup>5</sup>. Je voulais dire que l'athéisme de Gide interpelle les croyants et les chrétiens, assurément, mais *via* entre autres son grand souci des questions sociales.

Cela surtout rejoignait mes propres options, celles d'un christianisme social ; je n'avais pas la moindre idée à l'époque qu'il existait en réalité, tant en Suisse qu'en France (ou dans bien d'autres pays), un mouvement du christianisme social clairement constitué. Je n'ai connu sa réalité que beaucoup plus tard, alors

5. Cf. Laurent GAGNEBIN, *André Gide nous interroge*, Cahiers de la Renaissance Vaudoise, 1961 ; et aussi *Albert Camus dans sa lumière*, Cahiers de la Renaissance vaudoise, 1964 ; *Simone de Beauvoir, ou le refus de l'indifférence*, Ed. Fischbacher, 1968, réédité chez Van Dieren, 2009 (avec une préface de Simone de Beauvoir, qui dit : « on me lira mieux vous ayant lu »), signe d'un dialogue réussi) ; et *Connaître Sartre*, Resma – Centurion, 1972, réédition chez Marabout université, 1977.

que j'étais déjà pasteur. J'ai mis d'ailleurs en tête du chapitre VII (« André Gide et le communisme ») une citation de Berdiaeff : « Pour le chrétien, le communisme devrait avoir une signification toute particulière : il est le témoignage du devoir non rempli, de la tâche irréalisée du christianisme »<sup>6</sup>. Cette même phrase aurait très bien pu être écrite par Gide. Ce christianisme social, dont je me réclamaï sans en connaître alors l'existence officielle, fut en fait clairement affirmée dans ma lettre de consécration pastorale (comme on disait alors) envoyée aux proches, collègues et amis en 1967 ; j'y avais en effet inscrit en tête cette parole de Jésus : « Cherchez d'abord le Royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît » (Mt 6,33).

6. Cf. Nicolas BERDIAEFF, *Problème du communisme*, Desclée de Brouwer, 1936.

Ce que j'ai découvert chez Berdiaeff, c'est aussi son personnelisme. J'ai montré dans l'essai que je lui ai consacré que chez lui l'idée personneliste existait avant qu'elle soit mise en forme par Emmanuel Mounier. Il fut à cet égard un précurseur<sup>7</sup>. Le personnelisme de Berdiaeff distingue en les opposant, mais sans les séparer, la personne et l'individu. Pour lui, la complexité de l'être humain résulte du fait qu'il est à la fois un individu, c'est à dire une partie de l'espèce et de la société, et une personne, c'est-à-dire un être spirituel et religieux. Ces deux aspects cohabitent en nous. Nous sommes forcément un individu, par nécessité, alors que nous sommes une personne dans l'ordre de la liberté. À bien des égards, mais en simplifiant beaucoup les choses, on est, de par sa naissance, un individu, alors qu'on devient une personne de par son existence, ses choix et surtout ses rencontres. La personne implique une évolution et une relation. On devine là déjà le lien existant entre personnelisme et existentialisme. Il faudra revenir à ce dernier.

7. Dans le premier numéro de la revue *Esprit*, fondée par Mounier, figure un article de Berdiaeff intitulé « Vérité et mensonge du communisme russe ».

Je me dis volontiers personneliste, critique, existentialiste. Le critique m'a été proposé par la lecture de Kant, plus particulièrement par cette affirmation fameuse, très difficile à traduire, de la préface de la 2<sup>ème</sup> édition (1787) de *Critique de la raison pure* lue pendant mes études de théologie : « *Ich musste also das Wissen aufheben, um zum Glauben Platz zu bekommen* ». On pourrait traduire ainsi : « J'ai donc dû dépasser (supprimer ? subsumer ? Le verbe *aufheben* est à bien des égards intraduisible) pour lui substituer (pour faire place au ?) le croire ». La question de la raison, de ses limites, de sa critique dans le champ qui peut être le sien, a habité toute ma réflexion théologique. Si je l'ai

posée et vécue alors en termes très kantien, c'est avec la lecture d'Albert Schweitzer, dont la thèse de doctorat en philosophie à l'université de Strasbourg portait sur *La philosophie de la religion de Kant*, que je suis arrivé à un peu de clarté dans mes positions à ce sujet. Mais cela bien plus tard, dans les années 1997-1999, quand je l'ai lu systématiquement pour la rédaction de l'essai que je lui ai consacré, essai portant d'ailleurs davantage sur sa pensée théologique et philosophique que sur sa vie<sup>8</sup>. J'ai voulu là inscrire sa vie dans sa pensée et non pas, comme on le fait d'habitude, sa pensée dans sa vie.

8. Cf. Laurent GAGNEBIN, *Albert Schweitzer 1875-1965*, Desclée de Brouwer, 1999.

Pour moi, dans la ligne de Schweitzer, l'irrationnel, le mysticisme – compris ici comme le sens du mystère, n'est pas contre le rationnel, puisque c'est la raison, constatant ses limites, qui le postule, y conduit, y aboutit. La pensée inclut donc le sens du mystère. On peut ainsi parler d'un dépassement dans un cheminement. J'ai écrit dans cet ouvrage : « Il n'est pas question d'une négation de la pensée au profit d'une foi aveugle. C'est bien en effet la pensée qui opère cette démarche, qui la veut. Le mysticisme ne lui est pas contraire, il en provient ; il passe par elle. Il y a ainsi, dans le mysticisme, une sorte de réalisme de la pensée, dont la prise en compte, dans sa totalité et son intégralité, va du rationnel à l'irrationnel. Le mysticisme n'est pas une capitulation de la pensée, mais son accomplissement »<sup>9</sup>. On comprend ainsi pourquoi et comment la théologie est pour moi inséparable de la philosophie.

9. Op. cit., p. 119.

Il me semble possible maintenant d'aborder la question de mon existentialisme.

**L & V :** En effet, à côté de vos rencontres littéraires, philosophiques, vous avez aussi des rencontres plus nettement théologiques, et notamment celle avec le philosophe et théologien André Malet, qui vous a conduit à Bultmann (clairement existentialiste) ; cette rencontre vous a même éloigné pour quelque temps de votre ministère pastoral à Paris pour Heidelberg.

**L. G. :** Après le bonheur connu avec la découverte et la lecture de Berdiaeff, j'ai éprouvé un bonheur du même type en découvrant et lisant Rudolf Bultmann. Ce fut, là aussi, un éblouissement et

non pas un ébranlement. J'ai eu l'impression de rencontrer enfin toute une théologie que je portais en moi sans pouvoir, ni toujours oser, l'exprimer. Cet événement, ce choc, s'est produit grâce à la lecture du grand et beau livre d'André Malet : *Mythos et Logos. La pensée de Rudolf Bultmann*<sup>10</sup>. André Malet est d'ailleurs devenu, à l'université de Dijon où il enseignait la philosophie, le directeur de mon mémoire de maîtrise en philosophie consacré à un texte de Berdiaeff : « Conception chrétienne et conception marxiste de l'histoire »<sup>11</sup>. C'est à Nanterre, avec Lévinas, que j'avais commencé cette entreprise. Ce livre de Malet est un de ceux de ma bibliothèque que j'ai le plus annoté. Je ne l'ai fait autant qu'avec *Le mythe de Sisyphe* d'Albert Camus et *De la destination de l'homme. Essai d'éthique paradoxale* de Berdiaeff.

10. Cf. André MALET, *Mythos et logos. La pensée de Rudolf Bultmann*, Labor et Fides, 1971.

11. Cf. note 2.

En lisant Malet, j'ai eu l'impression que mes études de théologie étaient passées à côté de l'essentiel et même, pour le dire très brutalement, que l'enseignement de la faculté de théologie de Lausanne m'avait alors caché la vérité. C'est la raison pour laquelle, entre le temps de trois années que j'ai vécu comme pasteur suffragant dans la paroisse de l'Oratoire du Louvre à Paris et celui d'une quinzaine d'années que j'allais vivre dans la paroisse du Foyer de l'Âme à Paris, j'ai décidé de vivre un semestre de théologie à Heidelberg pour faire le point et me mettre à l'écoute de l'école bultmannienne. J'ai ainsi interrompu mon ministère pastoral, estimant que je ne pouvais pas continuer ce ministère comme si de rien n'était. Une fois de plus, comme ce fut le cas avec Berdiaeff, j'avais l'impression très exaltante de me trouver.

Il ne s'agit pas de reprendre et dire ici tout ce que Bultmann, *via* Malet d'abord, m'a apporté, mais bien, comme vous me le demandez, de préciser en fait ma relation à l'existentialisme. Elle s'est en effet affirmée en théologie, grâce à Bultmann<sup>12</sup>, comme cela s'était produit en philosophie avec Berdiaeff. Une conceptualité précieuse me fut alors apportée avec tout ce qui gravite autour du mot *existential*, et non pas *existentiel*. Le domaine de l'existential est, entre autres, chez Bultmann, celui du non-objectivable. Comprendre un texte biblique, c'est comprendre ce qu'il est pour moi, et cela dans le cadre d'une interpellation en forme de relation, pour nous transformatrice, dont Dieu a l'initiative.

12. Cf. Laurent GAGNEBIN, *Peut-on parler de Dieu ? ou De l'interprétation à l'interpellation. Rudolf Karl Bultmann*, Les Bergers et les Mages, 1999.

Une lecture existentielle (ou démythologisante et non pas démythisante<sup>13</sup>) des pages de la Bible est ainsi de l'ordre du relationnel et non pas uniquement du rationnel, même si ces deux lectures doivent chacune être conduite avec rigueur et honnêteté.

13. Cf. Laurent GAGNEBIN, *Silence de Dieu, parole humaine. Le problème de la démythologisation*, L'Age d'Homme, 1978.

Le mot *relationnel* est ici décisif. Il s'oppose à tout dogmatisme qui pense pouvoir dire Dieu en spéculant sur son essence. Pour l'existentialisme, notre réalité la plus profonde ne réside pas dans une essence atemporelle, mais s'exprime, se vit, se crée, dans une relation. Notre nature humaine est relation.

Il en va de même pour la nature divine. Quand je dis, avec la Bible, que « Dieu est amour », je dis bel et bien qu'il est ce qu'il est dans une relation et non pas en lui-même. Il faut résister à une manière d'exprimer notre foi comme si elle appartenait à l'ordre de l'objectivable, comme si ce qui est cru faisait partie des différentes données objectivables de ce monde. On ne peut pas dire « Jésus *est* le Sauveur », comme on dit que « la terre *est* ronde ». Or que Jésus soit le Sauveur n'est pas vrai en soi, n'est pas une réalité abstraite ou en l'air, mais est vrai pour moi, au cœur de la foi. Il faut que cette affirmation joue un rôle profond dans mon existence. C'est une réalité existentielle.

La foi, le croire, n'est pas un catalogue de croyances intellectuelles et doctrinales, un savoir dogmatisant. « N'est pas seulement athée un savoir qui nie Dieu, mais, beaucoup plus profondément, tout savoir qui s'affirme savoir sur Dieu », écrit André Malet<sup>14</sup>. Ainsi ce n'est pas tant parce que Jésus est le sauveur qu'il me sauve, mais c'est bien parce qu'il me sauve qu'il est le Sauveur. Un homme en train de se noyer est sauvé par un autre. Dira-t-il « c'est parce qu'il était mon sauveteur qu'il ma sauvé » ou « c'est parce qu'il m'a sauvé qu'il est mon sauveteur » ? On pourrait même, de manière heureusement provocatrice, déclarer que ce n'est pas parce que Jésus est ressuscité qu'il me ressuscite, mais que c'est bien parce qu'il me ressuscite qu'il est pour moi le ressuscité.

14. André MALET, op. cit., p. 83.

**L & V : Si nous parlons de Rudolf Bultmann, nous devons aussi parler de Karl Barth, que vous avez beaucoup fréquenté, sans jamais vous reconnaître vraiment dans sa pensée.**



**L. G. :** Barth est probablement le théologien que j'ai le plus lu et indirectement pratiqué pendant un semestre d'études à la faculté de théologie protestante de Göttingen où sa théologie était dominante. En effet, je suis très éloigné de sa théologie, de son orthodoxie dogmatique. J'ai souvent dit à mes étudiants qu'ils ne devaient pas lire que les penseurs avec lesquels ils sont en accord, mais aussi ceux dont la pensée leur était contraire. On est parfois plus stimulé, enrichi, par ceux dont la pensée nous semble opposée à la nôtre, que par celle de ceux dont on se sent proche et qui ne vous apportent rien de fortement différent ou nouveau. Cela dit, ils ont, comme je l'ai indiqué avec Berdiaeff et Bultmann, l'immense avantage de nous offrir une pensée dans laquelle on se reconnaît ; une telle pensée peut représenter une force, un soutien, un encouragement à persévérer, une aide incomparable pour aller plus vite vers soi-même.

Bien sûr, parmi les innombrables ouvrages que j'ai lus de Barth, c'est sa conférence de 1956, lue deux ans avant mon baccalauréat, qui m'a le plus impressionné : *L'humanité de Dieu*. Ce n'est que beaucoup plus tard que j'ai découvert que l'idée de l'humanité de Dieu était en fait déjà présente chez certains témoins du christianisme social. J'ai beaucoup travaillé cette conférence et écrit, sans aucun projet de diffusion, ce que ces pages représentaient pour moi. J'en ai aimé tout particulièrement l'affirmation au sujet de Jésus : « Une fois pour toutes, il a été décidé en lui que Dieu n'existe pas sans l'homme ». Je percevais là les échos possibles et bienvenus d'un humanisme chrétien ou... christique, une dimension existentielle centrée sur une relation, précisément.

Il est clair que si ces pages m'ont à ce point parlé, c'est justement parce que Barth opérait avec elles un virage considérable dans sa dogmatique, virage auquel ses disciples ne s'attendaient vraiment pas, mais qui ne pouvait que plaire, enfin, aux libéraux dont je suis. Il ne faut jamais désespérer ! Il est vrai que l'humanité de Dieu est ici présentée comme faisant partie, comme un aspect de sa divinité ; l'accent mis ainsi sur cette dernière maintient par conséquent en Dieu un certain déséquilibre peu susceptible en fin de compte de donner lieu à un véritable humanisme chrétien.

La théologie de la rupture (entre la religion naturelle et la Révélation, entre Dieu et l'être humain, entre la foi et la culture,

la théologie et la philosophie, etc.) de Barth, ne pouvait en aucune manière correspondre à ce qui constituait le cœur de ma théologie, comme je l'ai déjà indiqué chemin faisant.

**L & V : À votre arrivée à la Faculté de théologie protestante de Paris en 1981, vous êtes sollicité, en plus des cours en théologie pratique, principalement homilétique et liturgique<sup>15</sup>, aussi pour un cours d'apologétique, discipline qui n'y était pas enseignée auparavant et qui ne l'est plus après vous. Y avait-il pour vous, du point de vue méthodologique, un lien entre les différentes disciplines ainsi enseignées ?**

**L. G. :** L'apologétique, qui fait partie de la systématique (philosophie, dogmatique, éthique, par exemple) est, comme son étymologie l'indique, une défense du christianisme contre ses adversaires. J'ai préféré, pour ma part, parlé de syn-logétique pour souligner que cette discipline s'applique à un dialogue, une rencontre<sup>16</sup>, par exemple athéisme et christianisme, art et religion (domaine où j'ai d'ailleurs publié un ou deux essais<sup>17</sup>, - et donné un cours sur Buñuel-, et qui n'est pas étranger à la liturgie), christianisme social et christianisme spirituel, etc. Dans ces rencontres, l'écoute de l'autre, de ses interpellations critiques, est première et féconde, stimulante, enrichissante.

C'est ce que veut dire d'emblée le titre de mon premier livre : *André Gide nous interroge*, et non pas, en priorité, j'interroge l'autre et lui réponds, même si cette démarche aussi, quoique seconde, peut avoir ensuite toute sa place. J'aime particulièrement cette manière qu'avait Tillich de se définir comme un homme de la frontière, non pas d'abord celle qui marque une séparation, mais bien celle qui marque une proximité, une rencontre possible. J'ai toujours voulu être un théologien de la frontière dans la mesure où ce n'est pas tellement la théologie en soi qui m'intéresse, mais la théologie dans sa relation à autre chose qu'elle-même.

En théologie pratique, j'ai aussi insisté sur l'importance d'une telle relation préférant aux méthodes inverses et opposées de la déduction ou de l'induction, celle de la corrélation. C'est la raison pour laquelle, par exemple, avec les quatre verbes qui définissent selon moi la prédication (écouter, enseigner, proclamer, interpeller), j'ai mis en premier l'écoute. Trop de prédications,

15. Cf. Laurent GAGNEBIN, *La prière liturgique*, Ed. Liturgique, 2001; *La bénédiction du mariage. Sens et enjeux de la célébration religieuse*, Olivétan, 2006; « Baptême et multitudinité », Cahiers de l'IRP, n° 6, sept. 1990; et « Destins des rituels » *Psychanalystes*, Revue du Collège de psychanalystes, 41, 1992, ainsi que diverses participations aux *Semaines d'études liturgiques*, « Liturgie et anthropologie », « La Prédication comme liturgie ? », « Le Mariage », « L'Eucharistie ».

16. Cf. Laurent GAGNEBIN, « Critique littéraire et apologétique aujourd'hui » 1972, dans « L'Apologétique aujourd'hui », avec Bernard REYMOND, André GOUNELLE, Bernard MOREL, *Études Théologiques et Religieuses*, 1972/2, p. 161-218.

17. Cf. Laurent GAGNEBIN, *Art et religion*, Libourne, 1969, et *Du Golgotha à Guernica. Foi et création artistique*, Les Bergers et les Mages, 1987.

même remarquables, répondent en fait à des questions que les gens ne se posent pas. Il s'agit, par conséquent, de les rencontrer, de les écouter *hic et nunc* avant de leur dire des vérités bibliques et doctrinales un peu atemporelles, étrangères à leur existence. Là aussi, leurs interrogations ne peuvent que féconder et irriguer notre propre parole.

**L & V : Y a-t-il pour vous un lien entre vos deux adhésions au protestantisme libéral, d'une part, et au christianisme social, d'autre part ?**

18. Thèse passée à l'université de Lausanne et publiée en 1987 chez Labor et Fides sous le titre : *Christianisme spirituel et christianisme social. La prédication de Wilfred Monod.*

**L. G. :** Ce lien est pour moi très fort et bien exprimé par ma thèse de doctorat en théologie sur Monod<sup>18</sup>. Ce livre, en effet, que j'ai dédié à André Malet, m'a permis de conjuguer ensemble quatre domaines qui me sont particulièrement chers.

- Premièrement, le christianisme social, dont le pasteur Wilfred Monod (1867-1943), père de Théodore Monod, fut un pionnier avec des hommes comme le pasteur Élie Gounelle, l'économiste Charles Gide, et cela dans la foulée du pasteur Tommy Fallot. W. Monod a d'ailleurs été titulaire de la chaire de théologie pratique qui devint la mienne en 1981 ! J'ai pendant plusieurs années été président du mouvement du Christianisme social en France, participant activement au comité de rédaction de sa revue, aujourd'hui défunte, *Autres Temps*. Je peux signaler que ce mouvement connaît à l'heure actuelle une belle, forte et vive renaissance sous l'impulsion d'une équipe nouvelle et jeune.

- Deuxièmement, le protestantisme libéral, dont Monod reste un représentant éminent. Il fut, comme je l'ai été, pasteur de la paroisse de l'Oratoire à Paris, haut lieu, avec le Foyer de l'Âme, de cette tradition théologique. Les principes d'un protestantisme libéral figurent dans chaque numéro du mensuel *Évangile et liberté* : « Par souci de vérité et de fidélité au message évangélique, refusant tout système autoritaire, nous affirmons : la primauté de la foi sur les doctrines – la vocation de l'homme à la liberté – la constante nécessité d'une critique réformatrice – la valeur relative des institutions ecclésiastiques – notre désir de réaliser une active fraternité entre les hommes qui sont tous, sans distinction, enfants de Dieu ».

Mon parcours est celui d'un pasteur et d'un théologien, pour lequel le protestantisme libéral est essentiel, puisque j'ai été pasteur de deux paroisses parisiennes libérales (Oratoire et Foyer de l'Âme, fondé en 1907 par le pasteur Charles Wagner), président du mouvement du protestantisme libéral dont je dirige aujourd'hui la rédaction du mensuel qui le représente, précisément *Évangile et liberté*. C'est Raphaël Picon, mon successeur à la Faculté de théologie dont il est le doyen, qui en est le rédacteur en chef. Mais je ne saurais oublier sur ce chemin du protestantisme libéral les noms de deux autres amis, André Gounelle et Bernard Reymond.

Le christianisme social et le protestantisme libéral s'appellent l'un l'autre dans la mesure où ils soulignent l'importance d'un christianisme pratique par rapport à un christianisme avant tout dogmatique et doctrinaire. « Si tu veux croire en Jésus, dit Albert Schweitzer dans une prédication, commence par faire quelque chose en son nom ». Et dans une lettre à sa fiancée : « Je crois parce que j'agis ». Et non pas seulement l'inverse, comme on le pense généralement. Cette insistance sur un christianisme ainsi compris explique mon attirance pour l'éthique, celle de Berdiaeff et de Bonhoeffer ayant joué un rôle très important dans ma vie.

- Troisièmement, un christianisme spirituel, manifesté par mon enseignement de la liturgique, dont fait partie, essentielle et centrale, l'homilétique. Il faut reconnaître que le souci liturgique n'est pas la préoccupation principale des pasteurs réformés quand ils pensent et vivent le culte. J'ai tout fait pour combattre ce désintéressement, comme en témoignent, par exemple, deux de mes livres : *Le culte à chœur ouvert*, petit traité de liturgique, et *Pour un christianisme en fêtes*, consacré à l'année liturgique<sup>19</sup>. Cet intérêt et ce goût pour la liturgie me sont venus très jeune de mon père, qui fut un des pionniers du mouvement de Suisse romande *Église et liturgie*.

19. Cf. Laurent GAGNEBIN, *Le Culte à chœur ouvert. Introduction à la liturgie du culte réformé*, Les Bergers et les Mages – Labor et Fides, 1992 et *Pour un christianisme en fêtes*, Église réformée de la Bastille, 1996.

Comme l'indique le titre de ma thèse et comme le voulait Wilfred Monod, il faut toujours tenir les deux bouts de la chaîne ; il s'agit de prêcher « l'Évangile intégral », comme il le disait, et cela en s'attachant à un christianisme toujours à la fois spirituel et social.

- Quatrièmement, puisque ma thèse portait principalement sur les prédications de Wilfred Monod (environ 450 publiées, sans oublier ses cours inédits de liturgique et d'homilétique), j'ai pu montrer là toute l'importance que j'accorde à la prédication dans le ministère pastoral, dont elle est la dimension reine. Je n'ai jamais cessé de prêcher, aussi bien d'ailleurs quand j'étais enseignant à la faculté de théologie qu'aujourd'hui où je suis à la retraite.

C'est là une réalité centrale dans ma vie et je pense que tout théologien, fidèle à sa vocation, se doit d'être, par la prédication, un traducteur : de la Bible, certes, mais aussi des gens à eux-mêmes, de la théologie également pour qu'elle ne soit pas réservée à un petit cercle de spécialistes érudits et universitaires. J'ai toujours été frappé par le fait que les théologiens que j'admire le plus ont été des prédicateurs reconnus : Wilfred Monod, Rudolf Bultmann, Paul Tillich, Albert Schweitzer. Je pourrais remonter à Schleiermacher et mentionner aussi, bien sûr, Karl Barth.

C'est vrai que la lecture de Wilfred Monod m'a beaucoup marqué et m'a conduit à cette insistance toute particulière sur la prédication. J'aime prêcher et y consacre beaucoup de temps. La prédication est par excellence le lieu qui réunit ma vocation pastorale et ma vocation théologique absolument inséparables, comme le sont d'ailleurs pour moi la parole et l'écriture.

Je peux signaler ici que, pendant une année, j'ai interrompu mon enseignement théologique à la Faculté pour redevenir pasteur de paroisse (à l'Oratoire)<sup>20</sup>. Il s'agissait là pour moi de confronter mon enseignement à une pratique. J'avais en effet l'impression que la réalité paroissiale, ecclésiale, avait connu des mutations considérables depuis le temps où j'étais devenu professeur de théologie. Réajuster les choses devenait nécessaire, s'imposait même.

20. En 1995-1996.

Cette expérience me fut en effet très bénéfique et renouvelante, comme j'ai pu le constater en retrouvant ensuite ma place à la Faculté. Ce retour à une pratique pastorale s'inscrivait aussi dans mon désir de toujours mieux relier théorie et pratique, théologie et pastorat.

**L & V : L'enseignement théologique vous a de fait éloigné de votre activité de critique littéraire. Votre actuel investissement dans le journal *Évangile et liberté* vous aide-t-il à supporter cet éloignement ?**

**L. G. :** Vous avez raison de parler d'éloignement. Je l'ai regretté et le regrette encore. Il est vrai que je me devais dans mes recherches de théologie pratique de me centrer sur ce qui en constitue les multiples champs. J'ai donc renoncé à la critique littéraire, domaine que j'avais exploré pendant que j'étais pasteur. J'aurais voulu écrire un livre sur Simenon, un autre sur Julien Green, et un autre encore sur Malraux. Je ne les écrirai plus. La constitution de fichiers avec des milliers de fiches ne me séduit plus et me décourage.

J'ai eu la chance d'être pasteur dans deux paroisses qui demandaient à leurs pasteurs de consacrer du temps à un travail proprement intellectuel : articles, conférences, livres, prédications. Les responsables de ces paroisses voyaient dans ces activités un rayonnement possible et important, l'occasion de diffuser une pensée.

Je constate, très souvent hélas aujourd'hui, que beaucoup de paroisses recroquevillées un peu frileusement sur les activités spécifiques de la paroisse, estiment que le temps que le pasteur consacre à de telles recherches est un temps arraché à leur pré carré et à l'enclos préservé du presbytère, un détournement par rapport à l'essentiel. C'est infiniment regrettable, et même scandaleux, à une époque où l'on nous attend précisément hors de nos murs et sur la place publique. La religion intéresse, passionne même et c'est un des aspects positifs de ce que l'on appelle parfois le retour du religieux.

Le quotidien *Réforme*, dont j'ai été pendant quelques mois le directeur, et le mensuel *Évangile et liberté*, dont je suis le directeur de la rédaction, m'ont permis de réaliser un rêve, je veux dire par là ma vocation première, celle de journaliste.

J'avais en effet, avant de faire des études de théologie, été pendant un an étudiant à la Faculté des Lettres de Lausanne avec le projet et l'envie de devenir ensuite journaliste et, pourquoi pas, critique littéraire. Me voici comblé. Je prends un plaisir considérable à

écrire des articles courts, denses, qui m'obligent à une concision très éloignée des développements, souvent excessifs, de la prose universitaire.

Faire partie d'une équipe de rédaction est aujourd'hui un métier passionnant, stimulant, en prise sur l'actualité et ses interrogations, religieuses ou non ; il s'agit là de « penser la foi », selon une expression chère à André Gounelle, de promouvoir un christianisme d'ouverture pour des contemporains que les discours des Églises déçoivent trop souvent ou, pire, culpabilisent, tout comme les scandalisent des intégrismes, des dogmatismes, des fanatismes et des intolérances.

**Laurent GAGNEBIN**

Vive l'Évangile et... la liberté !